

Race Villanosa A. 94¹⁷
**LE DÉPIT
AMOUREUX.
COMÉDIE.**

EN DEUX ACTES.

Par Mr. DE MOLIERE.

LE PRIX EST DE 10. GRAINS.



N A P L E S
DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.
MDCCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.



1405873



A C T E U R S.

ERASTE, *Amant de Lucile.*

GROS-RE É, *Valet d'Erasfe.*

V LERE.

I U R E.

MARINETTE, *Suivante de Lucile.*

MASCARILLE, *Valet de Valere.*



LE DÉPIT
AMOUREUX.
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERASTE, GROS-RENÉ

ERASTE.

V Eux-tu que je te die? une atteinte secrète
Ne laisse point mon ame en une bonne affiette.
Oui, quoiqu'à mon amour tu puisses repartir,
Il craint d'être la dupe, à ne te point mentir.
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe,
Ou du moins, qu'avec moi, toi même on ne
te trompe.

GROS-RENÉ.

Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour.

A 2

Je

Je dirai n'en déplaise à Monsieur votre amour,
 Que c'est injustement blesser ma prud'homie,
 Et se connoître mal en phisionomie,
 Les gens de mon minois ne sont point accusez
 D'être graces à Dieu, ni fourbes ni rusez.
 Cet honneur qu'on nous fait je ne le démens guères
 Et suis homme fort rond, de toutes les manieres.
 Pour que l'on me trompât, cela se pourroit bien;
 Le doute est mieux fondé, pourtant je n'en croi
 rien.

Je ne voi point encore, ou je suis une bête,
 Sur quoi vous avez pû prendre martel en tête.
 Lucile, a mon avis, vous montre assez d'amour,
 Elle vous voit, vous parle, à toute heure du jour,
 Et Valere, après tout, qui cause votre crainte,
 Semble n'être à present souffert que par contrainte.

ERASTE.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri;
 Le mieux reçu toujours n'est pas le plus cheri;
 Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes,
 Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres
 flâmes.

Valere enfin, pour être un amant rebuté,
 Montre depuis un temps trop de tranquillité;
 Et ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence
 Il témoigne de joye ou bien d'indifference,
 M'empoisonne à tous coups leurs plus charmans appas,
 Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
 Tient mon bonheur en doute, & me rend difficile
 Une entiere croyance aux propos de Lucile.
 Je voudrois pour trouver un tel destin bien doux,
 Y voir entrer un peu de son transport jaloux,

Et

Et sur ses déplaîsirs & son impatience,
Mon ame prendroit lors une pleine assurance
Toi-même, penfes tu, qu'on puisse; comme il fait,
Voir cherir un rival d'un esprit satisfait?
Et, si tu n'en crois rien, dis-moi, je t'en conjure,
Si j'ai lieu de rêver dessus cette aventure.

GROS-RENÉ.

Peut-être que son cœur a changé de désirs,
Connoissant qu'il pouloit d'inutiles sôûpirs.

ERASTE.

Lorsque par les rebuts une ame est détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat,
Qu'elle puisse rester en un paisible état;
De ce qu'on a cheri la fatale presence
Ne nous laisse jamais dedans l'indifference:
Et si de cette vûe on n'accroît son dédain,
Notre amour est bien près de nous rentrer au sein:
Enfin, crois moi, si bien qu'on éteigne une flamme,
Un peu de jalousie occupe encore une ame,
Et l'on ne sçauroit voir, sans en être piqué,
Posséder par un autre un cœur qu'on a manqué;

GROS-RENÉ.

Pour moi, je ne sçai point tant de philosophie;
Ce que vóyent mes yeux franchement je m'y fie,
Et ne suis point de moi si mortel ennemi,
Que je m'aïlle affliger sans sujet ni demi:
Pourquoi subtiliser, & faire le capable
A chercher des raisons pour être misérable?
Sur des soupçons en l'air je m'irois alarmer?
Laissons venir la fesse avant que la chommer.
Le chagrin me paroît une incommode chose;

A 3

Je

Je n'en prends point moi, sans bonne & juste cause;
 Et même à mes yeux cent sujets d'en avoir,
 S'offrent le plus souvent que je ne veux pas voir.
 Avec vous en amour je cours même fortune;
 Celle que vous aurez me doit être commune;
 La Maîtresse ne peut abuser votre foi,
 A moins que la Suivante en fasse autant pour moi:
 Mais j'en fais la pensée avec un soin extrême.
 Je veux croire, les gens, quand on me dit, je
 t'aime;

Et ne veux point chercher, pour m'estimer heureux,
 Si Mascarille, ou non, s'arrache les cheveux.
 Que tantôt Marinette, endure qu'à son aise
 Gros-René par plaisir la caresse & la baise,
 Et que ce beau Rival en rie ainsi qu'un fou:
 A son exemple aussi j'en rirai tout mon fou;
 Et l'on verra qui rit avec meilleure grace.

ERASTE.

Voilà de tes discours.

GROS-RENÉ.

Mais je la vois qui passe:

S C É N E II.

MARINETTE, ERASTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

St ! Marinette :

Ma-

MARINETTE.

Ho, ho, Que fais-tu là ?

GROS-RENÉ.

Ma foi,

Demande, nous étions tout-à-l'heure sur toi.

MARINETTE.

Vous êtes aussi là, Monsieur ! Depuis une heure
Vous m'avez fait trotter comme un Basque, où je
meure.

ERASTE.

Comment ?

MARINETTE.

Pour vous chercher, j'ai fait dix mille pas,
Et vous promets, ma foi...

ERASTE.

Quoi ?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas

Au Temple, au Cours, chez vous, ni dans la gran-
de Place.

GROS-RENÉ.

Il en falloit jurer.

ERASTE.

Apprends moi donc, de grâce,

Qui te fait me chercher ?

MARINETTE.

Quelqu'un en vérité,

Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté ;
Ma Maîtresse en un mot.

ERASTE.

Ah ! chère Marinette,

A 4

Ton

Ton discours de son cœur est il bien l'interprete?
 Ne me déguise point un mystere fatal,
 Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal:
 Au nom de Dieu, dis-moi si ta belle Maîtresse
 N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

MARINETTE.

Hé, hé, d'où vous vient donc ce plaisant mouve-
 ment?

Elle ne fait pas voir assez son sentiment?
 Quel garant est-ce encor que votre amour demande?
 Que lui faut il?

GROS-RENÉ.

A moins que Valere se pendre,
 Bagatelle, son cœur ne s'assurera point.

MARINETTE.

Comment?

GROS-RENÉ.

Il est jaloux jusques en un tel point...

MARINETTE.

De Valere? Ah! vraiment la pensée est bien belle!
 Elle peut seulement naître en votre cervelle?
 Je vous croyois du sens, & jusqu'à ce moment
 J'avois de votre esprit quelque bon sentiment:
 Mais, à ce que je voi, je m'étois fort trompée.
 Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée.

GROS-RENÉ.

Moi jaloux? Dieu m'en garde, & d'être assez badin
 Pour m'aller amaigrir avec un tel chagrin;
 Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
 L'opinion que j'ai de moi même est trop bonne
 Pour croire auprès de moi que quelqu'autre te plût.
 Où diantre pourrois-tu trouver qui me valût?

DA-

MARINETTE.

En effet, tu dis bien, voilà comme il faut être,
 Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroître :
 Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
 Et d'avancer par là les desseins d'un Rival :
 Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse,
 Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une Maîtresse ;
 Et j'en sçai tel qui doit son destin le plus doux,
 Aux soins trop inquiets de son Rival jaloux .
 Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'ombrage,
 C'est jouer en amour un mauvais personnage ,
 Et se rendre après tout misérable à crédit :
 Cela , Seigneur Erasle, en passant vous soit dit.

ERASTE.

Hé bien , n'en parlons plus ! que venois-tu m'ap-
 prendre ?

MARINETTE.

Vous mériteriez bien que l'on vous fit attendre ;
 Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché,
 Le grand secret pourquoi je vous ai tant cherché :
 Tenez , voyez ce mot , & sortez hors de doute,
 Lisez-le donc tout haut , personne ici n'écoute.

ERASTE *lit* .

- » Vous m'avez dit que votre amour
 - » Etoit capable de tout faire.
 - » Il se couronnera lui même dans ce jour,
 - » S'il peut avoir l'aveu d'un pere.
 - » Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur ;
 - » Je vous en donne la licence :
 - » Et , si c'est en votre faveur ,
 - « Je vous répons de mon obéissance.
- Ah ? quel bonheur ! ô toi ! qui me l'as apporté ,
 Je

DEPIT AMOUREUX.

Je te dois regarder cōmmе une Dēité.

GROS-RENÉ.

Je vous le disois bien contre votre croyance?

Je ne me trompe guere aux choses que je pense.

ERASTE *relit*.

» Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur;

» Je vous en donne la licence ;

» Et si c'est en votre faveur ,

» Je vous réponds de mon obéissance.

MARINETTE.

Ji je lui rapportois vos foiblellēs d'esprit ,

Elle desavoüeroit bien-tôt un tel écrit.

ERASTE.

Ah ! cache lui , de grācē , une peur passagere ,

Où mon ame a crû voir quelque peu de lumiere :

Ou , si tu la lui dis , ajoute que ma mort

Est prête d'expier l'erreur de ce transport ;

Que je vais à ses pieds , si j'ai pû lui déplaire ,

Sacrifier ma vie à sa juste colere.

MARINETTE.

Ne parlons point de mort , ce n'en est pas le temps.

ERASTE.

Au reste , je te dois beaucoup , & je prétens

Reconnoître dans peu de la bonne maniere ,

Les soins d'une si noble , & si belle courriere.

MARINETTE.

A propos , sçavez-vous où je vous ai cherché

Tantôt encor ?

ERASTE.

Hé bien.

MARINETTE.

Tout proche du marchē ;

Où

Où vous sçavez.

ERASTE.

Où donc?

MARINETTE.

Là, dans cette boutique;

Où dès le mois passé votre cœur magnifique

Me promet, de sa grace, une bague.

ERASTE.

Ah! j'entends.

GROS-RENÉ.

La matoïse!

ERASTE.

Il est vrai, j'ai tardé trop long-tems

A m'acquitter vers toi d'une telle promesse:

Mais....

MARINETTE.

Ce que j'en ai dit n'est pas que je vous presse.

GROS-RENÉ.

Ho, que non!

ERASTE lui donne sa bague.

Celle-ci peut-être aura de quoi

Te plaire. Accepte-la pour celle que je doi.

MARINETTE.

Monsieur, vous vous moquez, j'aurois honte à la prendre.

GROS-RENÉ.

Pauvre honteuse! prends, sans davantage attendre.

Refuser ce qu'on donne, est bon à faire aux foux.

MARINETTE.

Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ERASTE.

Quand puis-je rendre grace à cet Ange adorable?

MA-

DEPIT AMOUREUX.

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un pere favorable.

ERASTE.

Mais s'il me rebutoit, dois-je...

MARINETTE.

Alors comme alors.

Pour vous on emploira toutes sortes d'efforts,
 D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vôtre;
 Faites votre pouvoir, & nous ferons le nôtre.

ERASTE.

Adieu, nous en sçaurons le succès dans ce jour.

Erasle relit la lettre tout bas.

MARINETTE.

Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour?
 Tu ne m'en parle point.

GROS-RENÉ.

Un Hymen qu'on souhaite

Entre gens comme nous est chose bien tôt faite.
 Je te veux. Me veux-tu de même?

MARINETTE.

Avec plaisir :

GROS-RENÉ.

Touche, il suffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon desir.

GROS-RENÉ.

Adieu, mon Astre.

MARINETTE.

Adieu, beau tison de ma flâme :

GROS-RENÉ.

Adieu, chere Comete, Arc-en-Ciel de mon ame.
 Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien;

Al-

C O M É D I E. 13,

Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

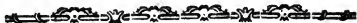
ERASTE.

Valere , vient à n us.

GROS RENÉ.

Je plains le pauvre hère.

Sçachant ce qui se passe.



S C É N E II.

ERASTE , VALERE , GROSRENÉ.

ERASTE.

HÉ bien ? Seigneur Valere.
VALERE.

Hé bien ? Seigneur Eraste.

ERASTE.

En quel état l'amour.

VALERE.

En quel état vos feux ?

ERASTE.

Plus fort de jour en jour :

VALERE.

Et mon amour plus fort.

ERASTE.

Pour Lucile ?

VALERE.

Pour elle :

ERA-

DEPIT AMOUREUX

ERASTE.

Certes je l'avouïerai , vous êtes le modèle
D'une rare confiance.

VALERE.

Et votre fermeté

Doit être un rare exemple à la postérité.

ERASTE.

Pour moi , je suis peu fait à cet amour austère ,
Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire ,
Et je ne forme point d'assez beaux sentimens
Pour souffrir constamment les mauvais traitemens .
Enfin , quand j'aime bien , j'aime fort que l'on
m'aime .

VALERE.

Il est très-naturel , & j'en suis bien de même :
Le plus parfait objet dont je serois charmé ,
N'auroit pas mes tributs , n'en étant point aimé .

ERASTE.

Lucile cependant....

VALERE.

Lucile dans son ame

Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flâme.

ERASTE.

Vous êtes donc facile à contenter.

VALERE.

Fas tant

Que vous pourriez penser .

ERASTE.

Je puis croire pourtant ,

Sans trop de vanité , que je suis en sa grace .

VALERE.

Moi , je sçai que j'y tiens une assez bonne place :

ERA-

ERASTE,

Ne vous abusez point, croyez-moi.

VALERE,

Croyez moi,

Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi.

ERASTE.

Si j'osois vous montrer une preuve assurée
Que son cœur ... non, votre ame en seroit altérée.

VALERE,

Si je vous oisois moi découvrir un secret...
Mais je vous facherois, & veux être discret.

ERASTE.

Vraiment vous me poussez, & contre mon envie,
Votre présomption veut que je l'humilie.
Lisez.

VALERE.

Ces mots sont doux.

ERASTE.

Vous connoissez la main?

VALERE,

Oui, de Lucile.

ERASTE.

Hé bien? cet espoir si certain...

VALERE riant, & s'en allant.

Adieu, Seigneur Erasle.

GROS-RENÉ.

Il est fou le bon Sire,

Où vient-il donc pour lui d'avoir le mot pour rire?

ERASTE.

Certes il me surprend, & j'ignore entre nous,
Quel diable de mystère est caché là dessous.

GROS-

Son valet vient, je pense.

ERASTE.

Oui, je le vois paroître.

Feignons, pour le jeter sur l'amour de son Maître.

S C É N E IV .

MASCARILLE, ERASTE, GROSRENÉ.

MASCARILLE.

NOn, je ne trouve point d'état plus malheureux,
Que d'avoir un patron jeune, & fort amoureux.

GROS-RENÉ.

Bon jour.

MASCARILLE.

Bon jour.

GROS-RENÉ.

Où tend Mascarille à cette heure?

Que fait-il? revient-il? va-t-il, où s'il demeure?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas; car je n'ai pas été:

Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté:

Et ne demeure point, car tout de ce pas même

Je prétens m'en aller.

ERASTE.

La rigueur est extrême.

Doucement, Mascarille.

MA:

MASCARILLE.

Ha! Monsieur, serviteur.

ERASTE.

Vous nous fuyez bien vite : hé quoi ? vous fais-je
peur ?

MASCARILLE.

Je ne croi pas cela de votre courtoisie.

ERASTE.

Touche : nous n'avons plus sujet de jalousie :
Nous devenons amis , & mes feux presque éteints
Laisent la place libre à vos heureux dessein.

MASCARILLE.

Plût à Dieu !

ERASTE.

Gros-René sçait qu'ailleurs je me jette :

GROS RENÉ.

Sans doute ; & je te cede aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce point là , notre rivalité
N'est pas pour en venir a grande extrémité :
Mais est-ce un coup bien sûr que votre Seigneurie
Soit des ennamourée , ou si c'est raillerie ?

ERASTE.

J'ai sçu qu'en ses amours ton maître étoit trop bien :
Et je serois un fou de pretendre plus rien .
Aux secrètes faveurs que lui fait cette Belle .

MASCARILLE.

Certes , vous me plaisez avec cette nouvelle ;
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu ;
Vous tirez sagement votre épingle du jeu ,
Oui vous avez bien fait de quitter une place
Où l'on vous caressoit pour la seule grimace ;

B

Et

Et mille fois scachant tout ce qui se passoit,
 J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissoit.
 O, offense un brave-homme alors que l'on l'abuse:
 Mais d'où diantre, après tout, avez-vous sçu la ruse,
 Car cet engagement mutuel de leur foi
 N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres &
 moi.

Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrète,
 Qui rend de nos amans la flaine satisfaite,

ERASTE,

Hé, que dis-tu?

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit:

Et ne sçai pas, Monsieur, qui peut vous avoir dit
 Que sous ce faux semblant, qui trompe tout le
 monde,

En vous trouplant aussi, leur ardeur sans seconde
 D'un secret mariage a ferré le lien.

ERASTE,

Vous en avez menti,

MASCARILLE.

Monsieur, je le veux bien.

ERASTE,

Vous êtes un coquin.

MASCARILLE,

D'accord,

ERASTE.

Et cette audace

Meriteroit cent coups de bâton sur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ERA.

ERASTE.

Ha ! Gros-René !

GROS-RENÉ.

Monsieur :

ERASTE.

Je démens un discours dont je n'ai que trop peur :
 Tu penfes fuir : *à Mascarille.*

MASCARILLE.

Nem'y.

ERASTE.

Quoi ! Lucile est la femme...

MASCARILLE.

Non, Monsieur, je raillois.

ERASTE.

Ha ! vous raillez, infame !

MASCARILLE.

Non, je ne raillois point.

ERASTE.

Il est donc vrai ?

MASCARILLE.

Non pas :

Je ne dis pas cela.

ERASTE.

Que dis tu donc ?

MASCARILLE.

Hélas !

Je ne dis rien de peur de mal parler.

ERASTE.

Asséure.

Ou si c'est chose vraie, ou si c'est imposture.

MASCARILLE.

C'est ce qu'il vous plaira ; je ne suis pas ici

B 2

Pour

Pour vous rien contester,

ERASTE.

Veux tu dire ? voicy,
Sans marchander, de quoi te déier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque sorte harangue,
Hé, de grâce, plutôt, si vous le trouvez bon ;
Donnez moi vitemênt quelques coups de beton,
Et me laissez tirer mes chausses sans murmure.

ERASTE.

Tu mourras, ou je veux que la verité pure
L'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Helas ! je la dirai ?

Mais, peut-être Monsieur, que je vous fâcherai,

ERASTE.

Parle : mais prend bien garde à ce que tu vas faire ;
A ma juste fureur rien ne te peut soultrairé,
Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE.

J'y consens, rompez moi les jambes & les bras ;
Faites moi pis encor, tuez moi si j'impose
En tout ce que j'ai dit ici la moindre chose.

ERASTE.

Ce mariage est vrai ?

MASCARILLE.

Ma langue est cet endroit

A fait un pas de clerc dont elle s'apperçoit :
Mais enfin, cette affaire est comme vous la dites ;
Et c'est après cinq jours de nocturnes visites,
Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant hier ils sont joints de ce nœud ;

Et

Et Lucile depuis fait encor moins paroître
Le violent amour qu'elle porte à mon Maître ;
Et veut absolument que tout ce qu'il verra ,
Et qu'en votre faveur son cœur témoignera ,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence ,
Qui veut de leurs secrets ôter la connoissance.
Si malgré mes sermens vous doutez de ma foi,
Gros-René peut venir une nuit avec moi .
Et je lui ferai voir étant en sentinelle .
Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez
elle.

ERASTE.

Oste-toi de mes yeux , maraut .

MAICALLE.

Et de grand cœur ;

C'est ce que je demande .

ERASTE

Hé bien !

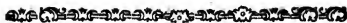
GROS-RENÉ.

Hé bien Monsieur ;

Nous en tenons tous deux , si l'autre est véritable.

ERASTE.

Las ! il ne l'est que trop , le bourreau détestable.
Je voi trop d'apparence à tout ce qu'il a dit :
Et ce qu'a fait Valere en voyant cet écrit ,
Marque bien leur concert , & que c'est une baye
Qui sert sans doute aux feux dont l'ingrate le paye.



S C È N E V.

MARINETTE, GROS-RENÉ, ERASTE.

MARINETTE.

JE viens vous avertir que tantôt sur le soir,
Ma Maîtresse au jardin vous permet de la voir,

ERASTE.

Oses tu me parler, ame double, & traîtresse.
Va, fors de ma présence, & dis à ta Maîtresse :
Qu'avec tous ses écrits elle me laisse en paix,
Et que voilà l'état infame, que j'en fais.

Il déchire la Lettre.

MARINETTE.

Gros-René, dis moi donc, quelle mouche le pique.

GROS-RENÉ.

M'oses tu bien encor parler, femelle inique ?
Crocodile trompeur, de qui le cœur selon
Est pire qu'un Satrape, ou bien qu'un Lestrigon ?
Va, va rendre réponse à ta bonne Maîtresse,
Et lui dis bien & beau, que malgré la souplesse,
Nous ne sommes plus fots, ni mon Maître ni moi ;
Et désormais qu'elle aille aux Diables avec toi.

MARINETTE *seule.*

Ma pauvre Marinette, est-tu bien éveillée ?
De quel demon est donc leur ame travailléée ?
Quoi ! faire un tel accueil à nos soins diligens ?
O que ceci chez nous va surprendre le gens !

Fin du premier Acte.

AC

A C T E II.

S C È N E P R E M I È R E.

MARINETTE, LUCILE.

MARINETTE.

LA résolution, Madame, est assez prompte.

LUCILE.

Un cœur ne pèse rien alors que l'on l'affronte :
Il court à sa vengeance, & saisit promptement
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
Le traître ! faire voir cette insolence extrême !

MARINETTE.

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même.
Et quoique là dessus je rumine sans fin,
L'aventure me passe, & j'y perds mon latin.
Car enfin, aux transports d'une bonne nouvelle,
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle.
De l'écrit obligeant le sien tout transporté,
Ne me donnoit pas moins de que la déité.
Et cependant jamais, a cet autre message,
Fille ne fut traitée avec autant d'outrage.
Je ne sçai, pour causer de si grands changemens,
Ce qui s'est pû passer entre ces courts momens.

LUCILE.

Rien ne s'est pû passer dont il faille être en peine ;
 Puisque rien ne le doit défendre de ma haine . .
 Quoy ! tu voudrois chercher hors de sa lâcheté
 La secrète raison de cette indignité ?
 Cet écrit malheureux dont mon ame s'accuse ,
 Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse ?

MARINETTE.

En effet , je comprends que vous avez raison ,
 Et que cette querelle est pure trahison .
 Nous en tenons , Madame ; & puis prêtons l'oreille
 Aux bons chiens de pendarts qui nous chantent
 merveille .

Qui pour nous accrocher feignent tant de langueur :
 Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur ;
 Rendons-nous à leurs vœux , trop foibles que nous
 sommes :

Foin de notre sottise , & peste soit des hommes .

LUCILE.

Hé bien , bien , qu'il s'en vante , & rie à nos dé-
 pends .

Il n'aura pas sujet d'en triompher long tems ;
 Et je lui ferai voir qu'en une ame bien faite ,
 Le mépris suit de près la faveur qu'on rejette .

MARINETTE.

Au moins en pareil cas , est-ce un bonheur bien doux ,
 Quand'on sçait qu'on n'a point d'avantage sur vous .
 Marinette eut bon nez , quoi qu'on en puisse dire ,
 De ne permettre rien un soir qu'on vouloit rire .
 Quelqu'autre , sous l'espérance de mariage ,
 Auroit ouvert l'oreille à la tentation .
 Mais moy , *nescio vos* .

LU-

LUCILE.

Que tu dis de folies,
Et choisis mal ton temps pour de telles faillies !
Entin, je suis touchée au cœur sensiblement ;
Et si jamais celui de ce pertide Amant,
Par un coup de bonheur dont j'aurois tort, je pense ;
De vouloir à present concevoir l'esperance ;
(Car le Ciel a trop pris plaisir de m'affliger ,
Pour me donner celui de me pouvoir venger .)
Quand , dis-je , par un sort à mes desirs propice ,
Il reviendrait m'offrir sa vie en sacrifice ,
Detester à mes pieds l'action d'aujourd'huy ,
Je te défends sur tout de me parler de luy .
Au contraire , je veux que ton zèle s'exprime
A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime ?
Et même si mon cœur étoit pour luy tenté
De descendre jamais à quelque lâcheté ,
Que ton affection me soit alors sévère ,
Et tienne comme il faut la main à ma colere .

MARINETTE.

Vraiment , n'ayez point peur , & laissez faire à nous ;
J'ai pour le moins autant de colere que vous :
Et je serois plutôt Fille toute ma vie ,
Que mon gros traître aussi me redonnât envie .
Mais les voici : sortons .

SCÈ-

S C È N E II.

ERASTE , GROS-RENÉ .

ERASTE .

ENcore rebuté?

GROS-RENÉ .

Jamais Ambassadeur ne fut moins écouté ?
 A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
 Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle,
 Qu'elle m'a répondu tenant son quant-à moi ,
 Va , va , je fais état de lui comme de toi :
 Dis-lui qu'il se promene ; & sur ce beau langage ,
 Pour suivre son chemin m'a tourné le visage :
 Et Marinette aussi , d'un dédaigneux museau ,
 Lâchant un , laisse nous , beau valet de carreau :
 M'a planté là comme elle , & mon sort & le vôtre
 N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre .

ERASTE .

L'ingrate ! recevoir avec tant de fierté
 Le prompt retour d'un cœur justement emporté !
 Quoi ! le premier transport d'un amour qu'on abuse
 Sous tant de vraisemblance est indigne d'excuse ?
 Et ma plus vive ardeur en ce moment fatal
 Devoit être insensible au bonheur d'un rival ?
 Tout autre n'eût pas fait même chose en ma place ?
 Et se fût moins laissé surprendre à tant d'audace ?

De

De mes justes soupçons suis je sorti trop tard ?
 Je n'ai point attendu de sermens de sa part ;
 Et lors que tout le monde encor ne sçait qu'en croire ,
 Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire ;
 Il cherche à s'excuser , & le sien voit si peu
 Dans ce profond respect la grandeur de mon feu !
 Loin d'assurer une ame , & lui fournir des armes
 Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes ,
 L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport ,
 Et rejette de moi , message , écrit , abord .
 Ha ! sans doute , un amour a peu de violence ,
 Qu'est capable d'éteindre une si foible offense ;
 Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur
 Découvre assez pour moi tout le fond de son cœur ,
 Et de quel prix doit être à present à mon ame
 Tout ce dont son caprice a pû flater ma flâme .
 Non , je ne prétends plus demeurer engagé
 Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai ,
 Et puisque l'on témoigne une froideur extrême
 A conserver les gens , je veux faire de même .

GROS-RENE'.

Et moi de même aussi : soyons tous deux fâchez :
 Et mettons nôtre amour au rang des vieux pechez :
 Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage ,
 Et lui faire sentir que l'on a du courage .
 Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir :
 Si nous avions l'esprit de nous faire valoir ,
 Les femmes n'auroient pas la parole si haute ;
 O qu'elles nous sont bien fieres par nôtre faute !
 Je veux être pendu , si nous ne les verrions
 Sauter à nôtre cou plus que nous ne voudrions ,
 Sans tous ces vils devoirs , dont là plûpart des
 hommes Les

Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous
sommes.

ERASTE.

Pour moi, sur toute chose, un mépris me sur-
prend ;

Et pour punir le sien par un autre aussi grand ,
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flamme.

GROS-RENÉ.

Et moi, je ne veux plus m'embarasser de femme ;
A toutes je renonce, & crois, en bonne foi
Que vous seriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez vous, la femme est, com'on dit ,
mon maître ,

Un certain animal difficile à connoître ,
Et de qui la nature est fort enclin au mal :
Et comme un animal est toujours animal ,
Et ne sera jamais qu'animal , quand sa vie
Dureroit cent mille ans : aussi sans repartie ,
La femme est toujours femme ; & jamais ne sera
Que femme , tant qu'entier le monde durera
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un fable mouvant ; car goûtez bien , de grace,
Ce raisonnement ci , lequel est des plus forts :
Ainsi que la tête est comme le chef du corps ,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête ;
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête ,
Que tout ne soit pas bien réglé par ses compas
Nous voyons arriver de certains embarras ;
La partie brutale alors veut prendre empire
Dessus la sensitive , & l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut ; l'un demande du mou ;
L'autre du dur ; enfin tout va sans sçavoir où ;
Pour

Pour montrer qu'ici bas , ainsi qu'on l'interprète ,
 La tête d'une femme est comme une girouette
 Au haut d'une maison , qui tourne au premier vent ;
 C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
 La compare a la mer ; d'où vient qu'on dit qu'au
 monde

On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
 Or , par comparaison ; car la comparaison
 Nous fait distinctement comprendre une raison ;
 Et nous aimons bien mieux , nous autres gens d'étude ,
 Une comparaison qu'une similitude .
 Par comparaison donc , mon maître , s'il vous plaît
 Comme on voit que la mer , quand l'orage s'ac-
 croît ,

Vient à se courroucer , le vent souffle & ravage ;
 Les flots contre les flots font un remu ménage
 Horrible ; & le vaisseau , malgré le Nautonnier ,
 Va tantôt à la cave , & tantôt au grenier .
 Ainsi quand une femme a la tête fantasque ,
 On voit une tempête en forme de bourasque ,
 Qui veut competitor par de certains .. propos ;
 Et lors un... certain vent , qui par de certains flots
 De ... certaine façon , ainsi qu'un banc de sable ...
 Quand ... les femmes enfin ne valent pas le diable .

ERASTE.

C'est fort bien raisonner.

GROS-RENÉ.

Assez bien , Dieu merci ;
 Mais je les vois , Monsieur , qui passent par ici .
 Tenez-vous ferme au moins .

ERASTE.

Ne te mets pas en peine
 GROS-

J'ai bien peur que ses yeux ressaient votre chaîne.

S C È N E III.

ERASTE, LUCILE, MARINETTE,
GROS-RENÉ.

MARINETTE.

JE l'apperçois encor; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me soupçonne pas d'être foible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ERASTE.

Non, non; ne croyez pas, Madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flâme,
C'en est fait, je me veux guérir; & connois bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien,
Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense
M'a trop bien éclairci de votre indifférence,
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles sur tout aux généreux esprits.
Je l'avouërai, mes yeux observoient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvé dans tous les
autres.

Et le ravissement où j'étois de mes fers.

Les auroit préférés à des sceptres offerts:

Oui, mon amour pour vous, sans doute, étoit ex-
trême,

Je

Je vivois tout en vous; & je l'avouërai même,
 Peut-être qu'après tout j'aurai, quoi qu'outragé,
 Assez de peine encore à m'en voir dégagé:
 Possible que malgré la cure qu'elle essaye,
 Mon ame saignera long-temps de cette playe;
 Et qu'affranchi d'un joug qui faisoit tout mon bien,
 Il faudra me refoudre à n'aimer jamais rien
 Mais enfin il n'importe, & puisque vôtre haine
 Chasse un cœur empressé que l'amour vous rameine,
 C'est la dernière ici des importunités
 Que vous aurez jamais de mes vœux rebutez.

LUCILE.

Vous pouviez faire aux miens la grace toute entière,
 Monsieur, & m'épargner encor cette dernière.

ERASTE.

Hé bien, Madame, hé bien, ils seront satisfaits;
 Je romps avec vous, & j'y romps pour jamais;
 Puisque vous le voulez, que je perde la vie,
 Lors que de vous parler je reprendrai l'envie.

LUCILE.

Tant mieux; c'est m'obliger.

ERASTE.

Non, non; n'ayez pas peur
 Que je fausse parole; eussay je un foible cœur
 Jusques à n'en pouvoir effacer vôtre image,
 Croyez que vous n'auriez jamais cet avantage,
 De me voir revenir.

LUCILE.

Ce seroit bien en vain.

ERASTE.

Moi-même de cent coups je percerois mon sein.

Si

Si j'avois jamais fait cette bassette infigne
De vous revoir, après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit donc, n'en parlons plus.

ERASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus;
Et pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux sans retour sortir de votre chaîne
Je ne veux rien garder, qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut aflacer.
Voici votre portrait; il présente à la vûe
Ces charmes éclatans dont vous êtes pourvûe;
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENÉ.

Bon.

LUCILE.

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'aviez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien.

ERASTE.

Il est à vous encor ce brasselet.

LUCILE.

Et cette Agate à vous qu'on fit mettre en cachet.

ERASTE *lit.*

„ Vous m'aimez d'un amour extrême,
„ Eraste & de mon cœur voulez être éclairci :
„ Si je n'aime Eraste de même,
„ Au moins aimai-je fort qu'Eraste m'aime ainsi,

ERA-

ERASTE *continue.*

Vous m'assuriez par là d'agréer mon service ;
C'est une fausseté digne de ce supplice.

LUCILE *lit.*

„ J'ignore le destin de mon amour ardente ,
„ Et jusqu'à quand je souffrirai ;
„ Mais je sçais , ô beauté charmante ,
„ Que toujours je vous aimerai .

LUCILE *continue.*

Voilà qui m'assuroit à jamais de vos feux ;
Et la main & la lettre ont menti toutes deux ;

GROS-RENÉ.

Poussez.

ERASTE.

Elle est de vous , suffit , même fortune .

MARINETTE.

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENÉ.

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE.

Tenez bon jusqu'au bout :

LUCILE.

Enfin , voilà le reste .

ERASTE .

Et , grace au Ciel , c'est tout .
Je sois exterminé , si je ne tiens parole .

LUCILE.

Me confonde le Ciel si la mienne est frivole .

ERASTE.

Adieu donc ;

C

LU.

Adieu donc.

MARINETTE.

Voilà qui va des mienx :

GROS-RENÉ.

Vous triomphez.

MARINETTE.

Allons, ôtez vous de ses yeux.

GROS-RENÉ.

Retirez vous après cet effort de courage.

MARINETTE.

Qu'attendez vous encore ?

GROS-RENÉ.

Que faut-il davantage ?

ERASTE.

Ha ! Lucile , Lucile , un cœur comme le mien
Se fera regretter , & je le sçai fort bien ,

LUCILE.

Eraсте , Eraсте , un cœur tout comme est fait le vôtre ,
Se peut facilement réparer par un autre.

ERASTE.

Non , non , cherchez par tout , vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous ; je vous promets.

Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie ;

J'aurois tort d'en former encore quelque envie .

Mes plus ardens respects n'ont pu vous obliger ,

Vous avez voulu rompre , il n'y faut plus songer :

Mais personne après moi , quoiqu'on vous fasse en-
tendre ,

N'aura jamais pour vous de passion si tendre .

LUCILE.

Quand on aime les gens , on les traite autrement ,

On

On fait de leur personne un meilleur jugement.

ERASTE.

Quand on aime les gens, on peut de jalousie
Sur beaucoup d'apparence avoir l'ame saisie :

Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se refoudre à les perdre, & vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ERASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE.

Non, votre cœur, Eraste, étoit mal enflammé.

ERASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Ah! je croi que cela foiblement vous soucie :

Peut-être en seroit il beaucoup mieux pour ma vie,

Si je... mais laissons là ces discours superflus :

Je ne dis point quels sont mes penfers là-dessus.

ERASTE.

Pourquoi ?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble,
Et que cela n'est plus de saison ce me semble.

ERASTE.

Nous rompons ?

LUCILE.

Oui, vraiment ; quoi n'en est ce pas fait ?

ERASTE.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait ?

LUCILE.

Comme vous.

DE PIT AMOUREUX.

ERASTE.

Comme moi.

LUCILE.

Sans doute, c'est foiblesse,
De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ERASTE.

Mais cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi ? point du tout ; c'est vous qui l'avez résolu.

ERASTE.

Moi ; je vous ai crû là faire un plaisir extrême....

LUCILE.

Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.

ERASTE.

Mais si mon cœur encor revouloit sa prison ?

Si, tout fâché qu'il est, il demandoit pardon?...

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien, ma foiblesse est trop
grande,

J'aurois peur d'accorder trop tôt votre demande.

ERASTE.

Ah ! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder.

Ni moi sur cette peur trop tôt le demander :

Consentez-y, Madame ; une flâme si belle

Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.

Je le demande enfin ; me l'accorderez-vous

Ce pardon obligeant ?

LUCILE.

Remenez moi chez nous.

SCÈ.

S C È N E IV.

MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

O La lâche personne!

GROS-RENÉ.

Ah ! le foible courage !

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENÉ.

J'en suis gonflé de rage :

Ne t' imagine pas que je me rende ainsi.

MARINETTE.

Et ne pense pas , toi , trouver ta dupe aussi.

GROS-RENÉ.

Vien , vien froter ton nez auprès de ma colere.

MARINETTE.

Tu nous prends pour un autre , & tu n'as pas affaire

A ma sotte Maîtresse . Ardez le beau museau !

Pour nous donner envie encore de sa peau :

Moi , j'aurois de l'amour pour ta chienne de face ?

Moi , je te chercherois , ma foi l'on t'en fricasse

Des Filles comme nous .

GROS-RENÉ.

Où , tu le prends par là ?
Tien , tien , sans y chercher tant de façon , voilà
Tout beau , galant de neige , avec ta nompareille :

Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

MARINETTE.

Et toy, pour te montrer que tu m'es à mépris,
Voilà ton demi-cent d'aiguilles de Paris,
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENE.

Tien ancor ton couteau, la piece est riche, & rare:
Il te coûta six blancs lorsque tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tiens tes ciseaux avec ta chaîne de laiton.

GROS-RENE.

J'oublois d'avant hier ton morceau de fromage;
Tien, je voudrois pouvoir rejeter le potage
Que tu me fis manger, pour n'avoir rien de toi.

MARINETTE.

Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi;
Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière.

GROS-RENE.

Et des tiennes tu sçais, ce que j'en sçaurai faire,

MARINETTE.

Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENE.

Pour couper tout chemin à nous repatrier,
Il faut rompre la paille. Une paille rompuë
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.
Ne fais point les doux yeux, je veux être sâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point, toi, j'ai l'esprit trop touché.

GROS-RENE.

Romps, voilà le moyen de ne s'en plus dedire:
Romps; tu ris, bonne bête!

MARINETTE.

Oui , car tu me fais rire.

GROS-RENÉ.

La peste soit ton ris ; voilà tout mon courroux
Déjà dulcifié : qu'en dis-tu , romprons-nous ?
Ou ne romprons-nous pas ?

MARINETTE.

Voi .

GROS-RENÉ.

Voi toi .

MARINETTE.

Voi toi même.

GROS-RENÉ.

Est-ce que tu consens , que je ne t'aime ?

MARINETTE.

Moi ? ce que tu voudras .

GROS-RENÉ.

Ce que tu voudras , toi :

Di...

MARINETTE.

Je ne dirai rien .

GROS-RENÉ.

Ni moi non plus .

MARINETTE.

Ni moi.

GROS-RENÉ.

Ma foi , nous ferons mieux de quitter la grimace .
Touche , je te pardonne .

MARINETTE.

Et moi je te fais grace.

GROS-

GROS-RÉNÉ.

Mon Dieu, qu'à ses appas je suis acoquiné !

MARINETTE.

Que Marinette est sotte après son Gros-René !

F I N.



140 9873

528572